

J'interromps mon récit plus ou moins chronologique pour donner une idée de ce qu'était la vie à Marseille dans le premier quart de notre siècle.

L'hygiène laissait fort à désirer : les ordures étaient déversées pêle-mêle sur les trottoirs et si le mistral se levait elles se livraient à une course poursuite dans les rues. Les boueux passaient le matin avec de grands balais de paille et ramassaient ce qu'ils pouvaient. Il en restait assez sur place pour qu'en été l'odeur fût forte.

La ville est alimentée en eau par la Durance; mais à cette époque l'eau arrivait par un canal de plusieurs dizaines de kilomètres où elle coulait à ciel ouvert. Les riverains y jetaient volontiers ce dont ils voulaient se débarrasser y compris, disait-on, les bébés indésirables. En tout cas, la boue et les microbes y abondaient. Aussi dans chaque appartement de Marseille était installé au plafond un vaste récipient qu'on appelait la Caisse où le plus gros de la boue se décantait. L'eau passait ensuite dans un filtre en matière poreuse qui arrêtait le reste de la boue et aussi les microbes. Ce filtre devait être lavé très souvent pour éviter son colmatage, et la boue ainsi retirée ne sentait guère bon. Celle qu'à intervalles beaucoup plus éloignés on extrayait de la Caisse était horriblement gluante et puante. Chose surprenante, l'eau filtrée dans ces conditions était saine; peut-être étions-nous mithridatisés. La famille Marrou, plus timorée, faisait bouillir son eau. En tout cas, consommer de l'eau de la ville non filtrée était extrêmement dangereux. A une kermesse de la pension d'Odette on a servi un jour du café glacé

fait avec de l'eau non filtrée; il y eut plusieurs morts. Henri Rolland en visite à Limoges chez les Paul Rolland leur apporta de Marseille des huîtres. Il était de notoriété publique à cette époque que les poissonniers "rafraîchissaient" leurs huîtres en les arrosant avec l'eau de la ville; le résultat ne se fit pas attendre : Jeannette attrapa la fièvre typhoïde. La famille marseillaise jugea sévèrement l'imprudence des Rolland.

Les tramways de Marseille étaient fort pittoresques. Quand ils étaient bondés, ce qui arrivait souvent, les derniers venus se logeaient sur les marchepieds. Il s'y formait ainsi parfois une grappe de trois ou quatre hommes ou garçons cramponnés à une tige de fer. Un film de Pagnol (Marius ou Fanny) montre bien la scène. Comme tant d'autres, René et moi pratiquions ce sport avec agrément.

Les tramways marseillais m'offraient un autre plaisir; ils comportaient à l'avant une plateforme ouverte. Quand elle n'était pas trop pleine, je m'asseyais sur la rambarde à droite du conducteur; le tramway brinqueballant sur des rails mal alignés me donnait l'illusion d'une promenade en mer. Je me souviens encore très précisément d'une sorte d'exaltation que je ressentis à la proue de ce vaisseau terrestre le jour où il me conduisit à la salle où allait se passer l'examen d'entrée à l'X. Je me sentais embarqué dans une grande aventure.

Je revois aussi une autre scène qui se passait également s

la plateforme avant d'un tramway : René et moi pleurons silencieusement à chaudes larmes après qu'un dentiste nous eût arraché une dent sans anesthésie.

Les tramways de Marseille étaient par contre dangereux pour les cyclistes que nous étions aussi. Leurs rails faisaient souvent saillie; si on les abordait alors en oblique, la bicyclette dérapait et nous étions jetés à terre. J'ai ainsi failli être écrasé par une auto qui me suivait.

La vie religieuse de notre famille était conforme aux usages d'une bonne partie de la bourgeoisie de l'époque. On suivait les offices, on écoutait les sermons et on se confessait régulièrement mais on s'en tenait là. A ma connaissance, seules Anaïs Charnaud et Emma Rolland avaient d'autres contacts avec des prêtres. Notre seule originalité était que nous allions souvent assister le dimanche à dix heures et demie à une messe dans l'église des grecs Uniates; ceci pour le motif profane qu'à cette heure là les églises catholiques de rite romain célébraient de longues grand messes. C'est ainsi que j'ai souvent entendu invoquer non pas l'Agnus Dei mais l'hagios ichtyos (le saint Poisson).

Les rites orthodoxes sont beaux et j'aimais leurs mélodies.

Pendant la Semaine Sainte nous visitons de nombreux repositoirs bien fleuris. Le samedi saint on se rendait à l'église Saint-Joseph rue Paradis pour la bénédiction des petits enfants; il y en avait plusieurs centaines qui piaillaient à qui mieux

mieux et chaque année le curé répétait dans sa courte allocution qu'il fallait les laisser crier, que c'était leur manière de prier.

Le 2 février, jour de la Chandeleur, Marseille fête la Vierge mais aussi les Saintes Maries : Marie-Madeleine, Marie l'Egyptienne, ainsi que Saint Lazare et Sainte Marthe qui d'après la légende sont arrivés en Provence sur la barque dépourvue de voiles et d'avirons où les avaient placés les Juifs. En souvenir de ce voyage, les boulangers vendent des navettes, sorte de petits pains durs en forme de nef comme leur nom l'indique. Mais c'est dans une seule boulangerie située près de l'église Saint Victor au bout du Vieux Port que les vrais Marseillais vont acheter leurs navettes; elles ont été pétries avec de l'huile d'olive et parfumées avec je ne sais plus quelles épices. Je les trouve délicieuses et Suzanne Rolland avait la gentillesse de m'en envoyer à Paris après mon départ de Marseille.

La descendance de ma grand-mère se réunissait au grand complet pour célébrer les fêtes de fin d'année. La veillée de Noël se passait chez les Rolland. Les treize desserts traditionnels figuraient au menu, puis on se rendait en corps dans une église pour assister aux trois messes consécutives de minuit. Chaque famille rentrait ensuite chez soi et y faisait collation.

Le jour de Noël on déjeunait au Paradou chez les Rizzi et le 1er janvier on festoyait chez nous. A la fin de ces repas, les enfants étaient invités à réciter des poésies apprises pour la circonstance mais il n'était pas d'usage de leur faire jouer de petites comédies comme on le faisait chez les Paul Rolland et les Grandguillot. Cela me convenait tout à fait car je n'aurais pas aimé me déguiser.

Au printemps, par exemple à Pâques ou à la Pentecôte, notre famille marseillaise invitée par les Pierre Rolland se déplaçait en corps pour aller passer une grande journée dans leur propriété de Saint-Henri.

C'était une expédition. L'auto était alors pour elle un luxe inconnu; il fallait prendre un tramway de banlieue qui partait de la périphérie de Marseille et qui mettait une bonne heure pour parcourir la dizaine de kilomètres. On payait quinze centimes par personne alors que le tarif était de dix centimes pour les tramways urbains! Les banquettes étaient en bois. Comme nous étions nombreux à table, on commençait le repas par de grandes platées de riz en salade qui calmait les appétits.

L'aïoli était servi à part, dans une soupière. La première fois que j'aperçus ce condiment provençal qui n'était pas en usage chez nous je l'ai pris pour une mayonnaise un peu pâle et j'ai été émerveillé qu'on nous l'offre en telle quantité, mais j'ai vite déchanté et j'ai renoncé dès lors définitivement à l'aïoli.

L'été venu, nos parents d'Egypte, Amic, Bazil, Grandguillois arrivaient en France. Nous allions sur un quai du port attendre leur débarquement et les aidions à porter leurs bagages. On les logeait aussi quelques jours.

Ces rites se renouvelaient à leur départ en automne et nous attendions que leur navire ait quitté le quai pour prendre congé d'eux avec de grands gestes des bras.

Certains personnages de marque, tel l'égyptologue Maspéro, demi-frère d'Hervé Bazil, avaient droit aussi à cet accueil. A propos de ce dernier, on racontait que dès son plus jeune âge il ne s'intéressait qu'à l'Egypte ancienne et qu'interrogé au catéchisme sur le nombre des dieux, il avait répondu : "cent"; sur quoi l'écclésiastique aurait dit : "Mon enfant, votre respectable mère vous a bien mal élevé". (Je précise qu'au XIXème siècle l'adjectif "respectable" était pratiquement toujours accolé à "mère").

Les Marcel Malcor qui habitaient la Tunisie faisaient aussi

escale à Marseille en été, et Beth, lasse de la sécheresse des terres tunisiennes, s'extasiait devant la petite pelouse verte de notre maison de la rue Pierre Dupré; elle s'y tenait le plus longtemps possible.

De toute éternité, il y a eu à Marseille des quartiers où il n'était pas conseillé d'aller. On nous disait que pour attirer des visiteurs les dames qui y habitaient se mettaient à la fenêtre et pêchaient leurs chapeaux avec une canne à pêche pourvue d'un hameçon. Celui qui voyait son chapeau s'envoler était bien obligé de monter le chercher. A elle seule cette perspective m'aurait dissuadé de m'aventurer sur la rive droite du Vieux Port.

Au bord de ce quartier se trouve la mairie de Marseille. J'y suis allé pour obtenir le certificat de bonne vie et moeurs que devaient alors produire les candidats au bachot ou à l'X. A l'entrée se tenait un groupe d'hommes serviabiles disposés moyennant finances à se porter garants des bonnes moeurs des enfants que nous étions. Ce fut là que je découvris pour la première fois l'hypocrisie des administrations publiques.
